

NOTES DE LECTURE

« *Le Renouveau du conte. The Revival of Storytelling* », édité par Geneviève Calame-Griaule, Editions du CNRS, 1991, 449 p., 200 F.

Du renouveau du conte à la stagnation de l'image

Du 21 au 24 février 1989, s'est tenu au Musée des arts et traditions populaires, à Paris, un colloque consacré à un phénomène tout récent, le « renouveau du conte ». Les actes de cette rencontre viennent de paraître aux éditions du CNRS ¹, ouvrage collectif publié sous la direction de Geneviève Calame-Griaule, la célèbre ethnologue et africaniste, auteur de l'étude classique *La Parole chez les Dogon* ² et de tant d'autres stimulantes recherches. Disons le tout de suite, c'est un livre époustoufflant, autant par les informations neuves qu'il rassemble que par les réflexions qu'il contient et suscite sur les problèmes les plus actuels pour ceux qui s'intéressent à la lecture des jeunes : les possibilités créatrices de l'enfant et de l'adulte, l'illettrisme, l'intégration culturelle, la fonction de l'œuvre d'art, le lien entre la tradition et le modernisme, le rapport entre l'oral et l'écrit etc.

Treize pays étrangers étaient représentés et aussi plusieurs régions de chez nous (entre autres la Bretagne et la Gascogne), ce qui a permis un panorama préliminaire comparatif des formes - institutionnelles ou non - de ce « néo-contage », dans des pays aussi différents que le Québec, les USA, la Suisse, le Burkina-Faso ou la Côte d'Ivoire.

Mais la principale originalité de ce colloque, c'est qu'il a mis en présence - mélange parfois explosif - des ethnologues, des « folkloristes », des psychanalystes, des sociologues, des bibliothécaires, des enseignants, des écrivains et surtout des conteurs, ces « néo-conteurs » qui ont pu ainsi confronter leurs secrets et leur expérience. Aussi est-on parvenu à des analyses passionnantes sur l'évolution de la matière racontée par le « néo-conteur » qui doit satisfaire les besoins d'un public qui n'est plus rural, mais urbain, donc adapter les techniques traditionnelles et en découvrir des nouvelles.

L'étude de la fonction sociale du conte a été l'une des préoccupations majeures de ce congrès. Suzy Platiel a décrit avec compétence et finesse la manière dont le conte aide l'enfant à se situer dans le temps et l'espace et à construire un raisonnement discursif ; Claude de la Genardière, dans la ligne de Freud et de Lacan plutôt que dans celle de Bettelheim, montre sur l'exemple du *Petit Chaperon rouge*, comment le conte peut contribuer à rétablir l'équilibre entre le conscient et l'inconscient, Nadine Decourt explique qu'il peut être un facteur d'intégration pour les enfants ou travailleurs migrants,

(1) *Le Renouveau du conte, The Revival of storytelling*, 448 p., avec plusieurs communications en anglais, éditions du CNRS, Paris, 1991.

(2) NRF, Collection Sciences Humaines, 1965

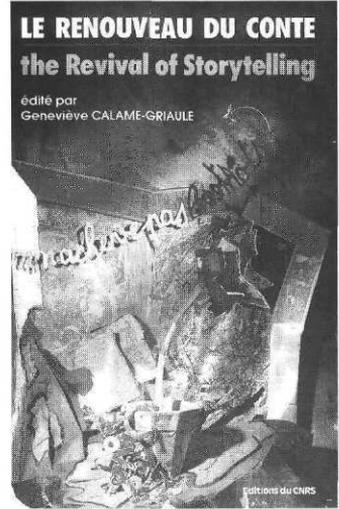
Anne Pellowski et Colette Estin exposent leur extraordinaire expérience des « contes qui guérissent » pharmacopée orale connue d'ailleurs depuis longtemps.

Cette énumération ne reflète pas la qualité essentielle de ce livre qui - c'est une gageure - correspond bien à son titre : il est à la frontière de l'écrit et de l'oral ; les participants ont un langage si clair, si juste et si imagé qu'on les entend en même temps qu'on les lit. Mais il y a plus. J'avoue avoir craqué, avoir été profondément ému par la bouleversante sincérité de certains intervenants, surtout des conteurs comme Henri Gougoud, Bernadette Bricout (son lyrique exposé liminaire : les Rois mages) Michel Hindenoche, Bruno de la Salle, qui ont su, en quelques minutes nous faire toucher du doigt l'espace de bienveillance, de convivialité, de fraternité et de culture que la parole conteuse déroule, comme un tapis magique, entre l'artiste et son public. Une mention particulière pour quelques interventions décoiffantes et sensationnelles : celle d'Agnès Hollard sur les « enfants conteurs » qui sortent soudain du silence, celle d'Aziz Bouslah, sur le rôle pédagogique du conte dans la société traditionnelle algérienne. (C'est en trois pages d'une exemplaire sobriété, l'histoire d'une famille et d'une ethnie) ou encore, celle de Luda Schnitzer sur le merveilleux. Elle montre avec beaucoup d'humour que le merveilleux a été toujours lié au quotidien.

À propos du merveilleux, du féérique et de l'extraordinaire, il faut signaler la parution très opportune d'un petit volume de 160 pages, *Le Fantastique*, par Joël Malrieu ³, destiné aux étudiants, exposé clair, bien informé (bonne utilisation de Freud, Todorov passé à la moulinette) assorti de textes bien choisis.

Impossible aujourd'hui de limiter cette chronique au compte rendu de quelques livres importants, au moment où l'actualité de la saison nous confronte avec l'inauguration, le 12 avril 1992, d'Eurodisneyland qui met en scène bon nombre de classiques pour la jeunesse, de Perrault à Collodi ou des frères Grimm à Andersen.

Certes, tout ce qui attire l'attention sur la littérature de jeunesse est positif. Certes tout spectacle que l'on peut voir en famille et qui resserre les liens familiaux dont l'enfant a besoin mérite attention et respect. Certes il n'y a pas d'immense célébrité sans raison. A quoi j'ajouterai que mes enfants ont adoré autrefois les premiers longs métrages de Walt Disney *Blanche-Neige et les sept nains* et *Fantasia* qui utilisait si astucieusement la musique de Jean-Sébastien Bach. Malgré ces atouts incontestables, Eurodisneyland, « le plus grand parc d'attraction du monde » est aussi fort bien placé dans le hit



(3) Hachette, 1992, collection Supérieur.

NOTES DE LECTURE

parade du mauvais goût et de l'inculture. Limitons nous ici à la perspective qui est la notre et posons la question : l'utilisation de l'œuvre de Disney par ses héritiers encourage-t-elle la lecture et la culture chez les enfants américains et les nôtres ?

Remarquons d'abord que cette immense foire du Trône est d'abord et surtout une entreprise commerciale qui utilise non pas tel ou tel classique de la jeunesse, mais les stéréotypes et les idées reçues que les commentateurs les plus négligents en ont tirés. D'où d'énormes bévues : ainsi ce hideux château de la Belle au Bois dormant tout en tourelles, dans le style délirant de Louis II de Bavière revu par Hearst, alors que, la tradition française et Perrault l'ont bien précisé, il s'agit d'un château du temps jadis, mettons du XVI^e siècle, massif, avec deux tours pour les domestiques et les hommes d'armes, avec des escaliers à vis permettant d'accéder au chemin de ronde. Détail ? Pas du tout, car le conte ne se réduit pas au baiser qui réveille la dormeuse. Il joue aussi subtilement sur le conflit entre les générations, sur la querelle des anciens et des modernes. La Belle qui a quinze ans et un siècle en plus, est « ancienne » et, pourtant, étant toujours belle, séduit le moderne Prince charmant.

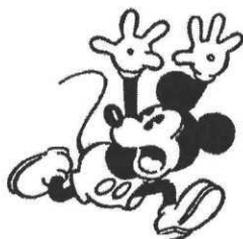
Contresens plus grave : en 1992 quand les cultures amérindiennes commencent à être réhabilitées, est-il raisonnable de présenter la conquête de l'Ouest comme la victoire des pionniers civilisateurs sur des Indiens ignares et barbares ? J'en passe.

A la musique de Bach a succédé une affligeante bouillie sonore sur un rythme de marche militaire. La convivialité est assurée aussi par des feux d'artifice et par des employés BCBG ridiculement costumés qui sont censés jouer le rôle des « conteurs doués » d'autrefois qui eux, avaient la permission d'être ce qu'ils étaient et de porter, s'ils le voulaient, barbe et moustaches.

Partout présente, l'image du totem de la tribu, Mickey Mouse, la petite souris hilare et débrouillarde qui serait sympathique si, à travers elle, en filigrane, on ne distinguait la silhouette inquiétante de l'Oncle Picsou.

A propos de Picsou, le prix d'entrée de ce paradis du livre en images est relativement chère et si on ajoute celui des attractions non comprises dans le forfait, celui des gadgets, des sandwiches et des glaces, on peut se demander combien de budgets modestes seront en mesure d'offrir à leurs enfants un régal qui a bénéficié d'une mobilisation des media presque comparable à celle des Jeux Olympiques.

Promotion du livre ? Pas du tout. A Eurodisneyland, on peut, à ma connaissance, acheter de tout, sauf une bonne édition des livres de jeunesse dont les images, dénaturées et stagnantes, nous agressent de toute part.



Après le bain de cendres de Marne-la-Vallée, quelle joie de se plonger dans ce dense, varié et étincelant volume de la collection Page blanche ⁴ *Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie*. C'était le thème du concours lancé par le journal Télérama, lors du dernier Salon du Livre. Des milliers de jeunes ont répondu et les jurés avouent avoir eu du mal à choisir entre « des milliers de lettres d'amour, de colère, d'humour, des lettres impertinentes et pertinentes ». Celles qui nous sont offertes ici (*Cher Toto*, à Victor Hugo, *Ma chère Sophie*, à la comtesse de Ségur, *Cher Hervé*, à Hervé Guibert, *Cher Fedor Mikhaïlovitch*, à Dostoïevski, *Ferdinand, tu es un fou*, à Louis-Ferdinand Céline, etc. etc.) sont succulentes. Elles font pleurer et rire aux éclats. Et qui pourra soutenir, après ça, que nos adolescents-lecteurs n'ont pas de talent et que la littérature de jeunesse n'est pas un dialogue ?

Marc Soriano

Francis Marcoin a rassemblé, pour le n°225 de la *Revue des Sciences humaines* publiée par l'Université Charles de Gaulle Lille III, douze contributions à des recherches sur « l'enfance de la lecture », ou ce qu'il appelle les « petites lectures ». Plusieurs articles, ici, analysent, à travers des œuvres et des auteurs du XVIIIe siècle à nos jours, pourquoi, comment on écrit pour la jeunesse, quelle posture croit devoir adopter l'auteur, quel rôle joue l'écriture, comment, parfois, ces livres débordent leur dessein pour redonner la main à la littérature pour adultes.

Une réponse simple à la question du pourquoi : dans les livres, l'enfant peut apprendre ce que son expérience limitée ne lui fournit pas. C'est le rôle que Rousseau attribuait au *Robinson Crusoé*, le seul livre qu'il permit au jeune Emile ; mission que remplit, au XIXe siècle plus explicitement encore la « Bibliothèque des Merveilles » où se vulgarise, sous des plumes célèbres parfois, le savoir scientifique contemporain, non sans quelque mépris de la part du monde savant. C'est ce que rappelle et analyse Daniel Raichvarg. Mais ce que montrent les travaux ici réunis, c'est qu'il ne s'agit jamais de la transmission d'un savoir aseptisé. Par exemple, l'absence ou la place de la famille dans les diverses « robinsonnades » consécutives à l'œuvre de Defoe, *Le Robinson Suisse*, *L'Isle aux enfants* de Madame de Genlis, ou, plus récemment, *Sa Majesté des Mouches* décèlent un projet de socialisation plus ou moins intégrateur, plus ou moins inquiet ou inquiétant (article de Danielle Dubois).

**« L'enfance de la lecture »,
Revue des Sciences
Humaines,
Presses de
l'Université de
Lille III,
n°225, 1992,
235 p., 99 F.**

(4) Gallimard Télérama, 1992, collection Page blanche.

NOTES DE LECTURE

Instruire, certes, mais surtout éduquer à la vie morale, voilà ce que se propose le plus souvent la littérature enfantine du XIX^e siècle. Zulma Carraud, cette amie de Balzac, se met à écrire, nous dit Maria Guilia Longhi, sans doute pour répandre l'instruction dans les campagnes. Mais elle avoue qu'il s'agit pour elle de « faire pénétrer insensiblement dans les jeunes cœurs l'amour de la religion et de la vertu. » C'est aussi, bien sûr, l'objectif de Madame de Ségur lorsqu'elle fait paraître son *Évangile*, une réponse pour les enfants dont les familles sont bouleversées par la *Vie de Jésus* de Renan. Même si, nous dit Laura Kreyder, les problèmes les plus brûlants sont étouffés de façon rassurante dans cet *Évangile*, les discussions que mène à ce propos la Comtesse avec l'épiscopat, son intérêt passionné pour l'illustration de cette œuvre, disent bien qu'elle ne mésestime pas les enjeux ; la « méchanceté » que lui reconnaît malicieusement Mgr Veuillot l'empêche de tomber dans le ton sulpicien qu'adoptait si volontiers son fils, Mgr de Ségur.

Même volonté édifiatrice chez Perrault, nous révèle Yvan Loskoutoff, qui rapproche les *Contes* de l'académicien de ses *Pensées chrétiennes*, quasiment contemporaines. Mais comment concilier ce qu'il nous dit de son appartenance au milieu janséniste et de ses tentations quêtistes, sinon par une humilité toute chrétienne : « Soyez comme l'un de ces petits ». Perrault se fait à la fois père tendre, mais aussi modeste nourrice, ou enfant parmi les enfants.

Chacun des auteurs d'articles est amené à se poser la question : écrire pour les enfants exige-t-il de renoncer à l'écriture ? Le travail très précis d'Isabelle Nières sur la réécriture par Lewis Carroll lui-même de son *Alice*, lorsqu'il en fait une édition pour les tout-petits, *The Nursery Alice*, montre tous les renoncements d'écrivain, et aussi, curieusement, sa soumission nouvelle aux illustrations que lui propose Tenniel, qui infléchissent son discours et l'énonciation même de son livre. Ce n'est plus Alice qui parle, mais l'auteur, installé dans la position de la mère nourricière, et opérant sur lui-même le transfert du désir qu'il avoue pour son livre, d'« être caressé, corné, poissé, embrassé... par ces chérubins illettrés... pétris de fossettes... » Une timidité nouvelle apparaît ici. A-t-il le sentiment d'en avoir trop dit ailleurs ?

D'autres œuvres outrepassent la mission éducative, soit qu'elles proposent l'exemple de l'enfant terrible qui surgit inopinément d'abord en feuilleton, puis en livre, chez Hetzel, avec *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* (mais ce n'est peut-être là qu'une stratégie a contrario), et Ségolène Le Men montre la relation qui se tisse entre texte et iconographie dans cette représentation de l'enfant terrible, de Jean-Paul Choppart au Struwwelpeter de Hoffmann à travers

une lignée de caricaturistes et de dessinateurs du XIX^e siècle ; soit que, mettant en scène des héros enfants, ces œuvres soient devenues lectures pour enfants, après avoir visé un tout autre public. Dickens, avec *David Copperfield*, ou *Oliver Twist*, veut crier au public anglais sa contestation violente et douloureuse des institutions d'éducation. Emmanuel Fraisse voit dans le destin des héros, Pip ou David une seule porte de salut, l'écriture.

Enfin les deux derniers articles, de Jean Perrot et de Jacques Sys, ouvrent sur des livres très populaires, *Le Livre de la Jungle* de Kipling, *Les Chroniques de Narnia* de C.S. Lewis, de bien curieuses perspectives. L'érudition de Jean Perrot lui permet de découvrir le courant ésotérique qui porte le héros Mowgli. Chez les franc-maçons renaissent l'intérêt pour les cultes égyptiens, pour le mythe d'Osiris en particulier, et la contestation des principes rationalistes et moralisateurs de l'Institution. Il faut lire ce que dit Jean Perrot des précurseurs de Kipling, Bram Stoker, auteur de *Dracula*, mais aussi d'un livre « merveilleux », *Sous le soleil couchant*, dont les héros aux noms opposés si parlants (Chiaro contre Skooro, avatar d'Oscurio) vont fournir les premières images de l'enfant-divin luttant contre les forces du mal. Tradition franc-maçonne à laquelle se rattache Kipling, qui rejoint les croyances égyptiennes au « double », le *Ba*, souvent en lutte contre le *Ka*. Le démontage des noms des auxiliaires de Mowgli, Bagheera et Baloo contre Kaa, le grand serpent python fournit un indice significatif. Un des intérêts de cette étude est de réintégrer Kipling dans une grande lignée philosophique et religieuse, où s'inscrit aussi Oscar Wilde, de faire remonter cette lignée au *Livre des Morts égyptien*, au *Dialogue d'un désespéré avec son âme* (un manuscrit du 3^{ème} millénaire connu des cercles théosophiques oxfordiens et des loges maçonniques). Mowgli n'est plus seulement le modèle des boys-scouts, mais une autre incarnation de l'enfant-divin, qui permet le retournement de la lassitude désespérée de vivre de l'époque vers un monde nouveau.

Le curieux article de J. Sys nous apprend que cette tradition ésotérique est loin d'être morte, puisqu'au milieu du XX^e siècle elle a fait surgir ce monde de Narnia et les parvis d'une nouvelle Utopie.

Numéro de revue riche en informations, en questions, qui se clôt sur celle, humoristique, de Susie Morgenstern : le monde de la littérature offre-t-il un statut honorable à celui qui écrit pour les enfants ?

Simonne Chevalier

Ish

Revue des Sciences Humaines

